

LA COMPOSITIONNALITÉ EN QUESTION(S)

Mathilde DARGNAT

Université de Lorraine & ATILF (UMR 7118)

Ce numéro a pour objectif de contribuer au débat sur la notion de (non-) compositionnalité dans les domaines de la linguistique où elle est actuellement opérationnelle, de la prosodie au discours, en passant par la morphologie, la sémantique lexicale et la syntaxe.

LA COMPOSITIONNALITÉ VUE PAR LA LINGUISTIQUE

Ce que les linguistes entendent habituellement par *compositionnalité* est l'idée que les propriétés d'un objet de langage complexe sont dérivables de manière explicite des propriétés des composants de cet objet. Par exemple, pour paraphraser une des interprétations de certaines remarques de Frege (1892, 1923)¹, la signification d'une phrase dépend de la signification de ses parties. Bien que cette intuition soit vague, elle a le mérite de faire apparaître un certain nombre de questions, parmi lesquelles nous retiendrons les quatre suivantes, qui nous paraissent essentielles :

- Comment construit-on la hiérarchie entre simple et complexe, quelles sont les « parties » du « tout » ?
- Quel genre d'objet complexe vise-t-on, syntagmes en général, catégories particulières de syntagmes (par exemple des « phrases »), discours et unités discursives, patrons syntaxiques et prosodiques, etc. ?
- Quel est le mode de dépendance entre les propriétés des composants et les propriétés de l'objet complexe ?
- Quelles sont les limites de la compositionnalité, dans les différents domaines empiriques et théoriques où elle a été invoquée² ?

¹ La « paternité » exclusive du principe de compositionnalité, attribué à Frege, est discutée par Janssen (1997, 2012), mais c'est généralement à lui que les linguistes renvoient.

² Un numéro thématique de la revue *Verbum* a été consacré en 2004 à la compositionnalité en morphologie (Apothéloz et Boyé 2004).

La première question correspond à la problématique du découpage des messages linguistiques. Une fois qu'on s'est fixé un type d'objet complexe, quels critères utilise-t-on pour le segmenter en objets plus simples ? Une des réponses traditionnelles à cette question consiste à invoquer des *distributions*, c'est-à-dire des ensembles structurés de substitutions possibles. L'idée centrale est que deux objets simples sont « comparables », autrement dit peuvent être rapportés à au moins une même catégorie, quand la substitution l'un par l'autre laisse invariante une certaine propriété de l'objet complexe auquel ils appartiennent. Par exemple, deux noms communs vont se voir affecter une même catégorie syntaxique dans la mesure où, dans un syntagme, la substitution d'un nom commun à un autre laissera invariante la catégorie syntaxique du syntagme complexe. Ce type d'approche fournit une bonne entrée pour l'étude de la compositionnalité syntaxe-sémantique dans les configurations d'adjacence (voir par exemple Steedman 2000, 2012). En effet, on peut alors associer syntaxiquement deux objets adjacents, par exemple un nom commun et un adjectif, pour former un objet complexe (généralement de catégorie N) et, *en parallèle*, combiner sémantiquement le nom et l'adjectif. Mais des phénomènes comme la coordination et l'ellipse obligent à avoir recours à des techniques plus complexes, dont le statut empirique fait encore l'objet de débats (Abeillé et Godard 2005, Heim et Kratzer 1998, Jacobson 2014, Merchant 2001, Mouret 2007). D'autre part, l'enrichissement du contenu des « signes » linguistiques à travers la prise en compte de dimensions comme la prosodie peut rendre difficile une approche compositionnelle très locale, dans laquelle chaque composant vient avec ses propriétés, qu'il suffirait ensuite d'assembler.

Cela nous conduit directement à la seconde question, celle de la nature des « tous », par rapport auxquels les opérations de composition sont définies. Lorsqu'on s'éloigne de l'interface syntaxe-sémantique des syntagmes, on trouve des assemblages plus difficiles à maîtriser³ parce qu'ils renvoient aux propriétés illocutoires / énonciatives et aux propriétés informationnelles, qu'elles soient traditionnelles (thème / rhème) ou qu'elles mobilisent des notions moins standard comme celles du détachement, de la greffe, ou de la dislocation (Apothéloz *et al.* 2009, Combettes 1998, Groupe de Fribourg 2012). Dans de tels cas, l'intervention de facteurs prosodiques est fréquente, et, en définitive, on a à travailler sur des structures multidimensionnelles regroupant des aspects hétérogènes, comme c'est couramment le cas dans les structures de « traits » (de couples attribut-valeur) introduits dans les grammaires d'unification et repris dans les grammaires de construction (Abeillé 2007, Croft 2001, Goldberg 1995, 2006, Hoffmann et Trousdale 2013, Langacker 2005, etc.). Cette évolution ne se réduit pas à augmenter la taille de l'information traitée, comme c'est le cas dans les grammaires

³ Ce qui n'implique pas qu'ils soient nécessairement plus complexes, au sens où ils mobiliseraient plus de composition fonctionnelle.

catégorielles avec unification, où on fait intervenir différents traits dans la combinaison des lexèmes ou syntagmes, en plus de leur catégorie syntaxique. Elle a permis de développer une notion générale de *construction*, qu'on trouve par exemple en HPSG et dans les grammaires de construction, qui permet de constituer des objets linguistiques aussi complexes qu'on le souhaite en incorporant des traits locaux (catégorie syntaxique, sémantique référentielle) et des traits discursifs ou contextuels. On voit ainsi émerger une notion de compositionnalité différente de celle évoquée ci-dessus, dans laquelle la signification n'est pas seulement le produit de combinaisons fonctionnelles, mais aussi la juxtaposition de propriétés à des niveaux différents (et donc non combinables) et complémentaires. L'intérêt essentiel d'une approche constructionnelle est de rendre compte directement du caractère riche et hétérogène des « signes » linguistiques et de permettre des classifications souples, dans lesquelles les signes peuvent appartenir à plusieurs catégories, précisément parce qu'ils regroupent des dimensions différentes (voir l'héritage multiple en HPSG ou dans le lexique génératif, Pustejovsky 1995). Cette démarche d'enrichissement du signe est certainement positive dans la mesure où elle autorise plus de flexibilité et permet d'abandonner un cadre syntagmatique trop étroit. Cependant, elle pose la question de savoir où l'on s'arrête dans la constitution d'objets construits. Par exemple, doit-on enregistrer tous les usages d'une construction dans le discours et l'interaction *dans* la construction elle-même. En d'autres termes, doit-on *internaliser* dans la construction les situations de discours où elle est pertinente, ou bien, au contraire, considérer qu'une construction doit être « minimale », c'est-à-dire ne comporter que des éléments morphosyntaxiques, sémantiques, informationnels, illocutoires / énonciatifs et phonétiques / prosodiques, le reste relevant d'une interaction (complexe) avec la planification de l'action et de la conversation ?

Parallèlement à la discussion sur le statut des constructions, se pose la question de l'architecture du discours. Depuis les années quatre-vingt, sous l'impulsion de l'analyse de discours et de la linguistique computationnelle, on a vu se multiplier les « modèles du discours » (Asher 1993, Mann et Thomson 1988, Polanyi 1985, Roulet *et al.* 1985, Tannen *et al.* 2015 [2003], Van Dijk 1977, etc.). Dans l'immense majorité des cas, ils visent à capturer une intuition fondamentale : un discours est toujours plus qu'une suite temporelle d'interventions ; il n'existe en tant que discours que dans la mesure où il y a une certaine *connexité* entre les interventions. Pour des raisons historiques, le terme de « compositionnalité » s'est trouvé réservé, dans la plupart des cas, à un cadre syntagmatique. Techniquement, il n'y a aucun argument sérieux pour maintenir cette spécialisation. L'analyse des marqueurs de discours, par exemple, oblige à se poser directement des questions sur la structuration discursive. D'autre part, et surtout, on a affaire à la même problématique de départ, même si les solutions proposées sont différentes : comment rendre compte de l'impression que des éléments disparates, et dans

certains cas potentiellement autonomes, entrent « en résonance » pour constituer un objet complexe ? On revient sur ce problème à travers la troisième question.

La troisième question est probablement la plus difficile techniquement. Historiquement, la problématique de la compositionnalité a un héritage logique très marqué. La compositionnalité logique est initialement une correspondance réglée entre la « syntaxe » des formules et leur interprétation véridictionnelle. Pour donner un exemple général, on peut dire que, de ce point de vue, la formule $A \& B$ (syntaxe) est vraie (interprétation) si et seulement si A (composant syntaxique de $A \& B$) est vraie (interprétation) et B (composant syntaxique de $A \& B$) est vraie (interprétation). Ce « tableau » très simple va se trouver bouleversé par trois phénomènes distants dans le temps. D'une part, la constitution de logiques non classiques, qui n'ont pas une sémantique élémentaire et qui utilisent une géométrie différente des *preuves* (Restall 2000). Ce dernier point est important car il ouvre la voie à des modèles d'assemblage syntaxique complexes, qui dépassent le cadre des grammaires fondées sur l'adjacence (Morrill 2011). L'existence de tels outils repose la question des limites de la grammaire fondée sur une notion étroite de phrase (par ex. Berrendonner 2002, Blanche-Benveniste 2000, 2002, Blanche-Benveniste *et al.* 1987, Deulofeu 2003, Groupe de Fribourg 2012). La collaboration possible entre les nouvelles approches catégorielles et une grammaire « libérale », où l'unité d'analyse est conçue sans limites a priori, constitue une question ouverte. Le second facteur est le développement d'approches probabilistes de la compositionnalité syntaxique. Plutôt que d'avoir des structures ou des règles rigides qu'il s'agirait de retrouver dans la chaîne du message par recherche de motif (*pattern matching*), on combine des probabilités de transition : quelle est la probabilité d'observer une catégorie Y si l'on vient d'observer une catégorie X ? Le développement d'algorithmes probabilistes caractérise les approches récentes pour l'analyse syntaxique automatique (voir Clark et Curran 2004 pour un exemple classique, Winterstein 2010). La compositionnalité apparaît alors à deux niveaux. D'une part, elle correspond à la vision classique de la constituance, puisque le *résultat* de l'analyse automatique doit être un objet muni d'une structure syntaxique. D'autre part, en termes de *processus*, chaque élément de l'analyse pointe vers des éléments virtuels, dont l'apparition dans la chaîne linguistique est plus ou moins probable en fonction des informations accumulées précédemment. Dans cette mesure, on compose non pas simplement des morphèmes, mots ou syntagmes, mais des états d'information. Cette thématique rejoint le problème général des liens entre la compositionnalité vue comme statique et la compositionnalité dynamique. On en trouve une autre illustration notable dans le domaine de la compositionnalité du discours.

Pour rendre compte de la connexité discursive, un certain nombre de modèles ont élaboré des grilles de relations de discours (entre autres, Asher et Lascarides 2003, Keller 2002, Mann et Thompson 1988, Renkema 2009).

Les discussions autour des différents modèles mettent en relief plusieurs problèmes centraux, dont celui du choix des attachements. Étant donné une suite de constituants, qui correspondent en général au moins à des actes de langage (identité illocutoire), quelles sont les possibilités d'attachement entre eux ? En d'autres termes, quelle(s) relation(s) de discours va (vont) concerner quels constituants ? À côté des approches qui utilisent une classification « rigide » (l'attachement à travers une relation de discours est possible si et seulement si les conditions définissant cette relation sont remplies), la SDRT (Asher et Lascarides 2003) propose une approche non monotone, dans laquelle la compétition entre différents attachements est arbitrée par des règles par défaut, l'attachement gagnant étant, non pas le seul possible dans l'absolu, mais celui qui est préféré parce qu'il satisfait les règles qui dominent les autres. Dans cette perspective, la composition du discours à partir d'éléments constituants est le résultat d'un calcul de préférences. Quel que soit le jugement qu'on porte sur le cadre de la SDRT, l'idée que la constitution de configurations discursives n'est pas un processus « mécanique », dicté par la structure formelle, mais la résultante de choix interprétatifs qui relèvent du plus ou moins probable, est très plausible. Elle fait écho, sur le plan de l'interprétation, aux approches probabilistes mentionnées pour la syntaxe.

On voit ainsi que se dessine, au fur et à mesure qu'on avance dans le temps, une approche plus souple et plus diversifiée de la compositionnalité. Un dernier pas dans cette direction consiste à étudier les processus impliqués dans les expressions dont la composition est encore apparente. Le développement des recherches sur corpus a permis de montrer que certaines collocations (Mel'čuk 2004, Mel'čuk *et al.* 1995, 1999, Mel'čuk et Polguère 2007) sont beaucoup plus fréquentes que d'autres, parfois d'ailleurs pour des raisons qui ne sont pas bien comprises. Comme le note Wray (2002), Saussure remarquait déjà, dans le *Cours de Linguistique Générale*⁴, à propos de l'agglutination : « quand un concept composé est exprimé par une suite d'unités significatives très usuelles, l'esprit, prenant pour ainsi dire le chemin de traverse, renonce à l'analyse et applique le concept en bloc sur le groupe de signes qui devient alors une unité simple ». Ce qui est dit par Saussure pour un phénomène morphosémantique particulier paraît valoir pour nombre de collocations dont les éléments possèdent des propriétés reconnaissables indépendamment de la collocation dont ils font partie, et qui ne sont donc pas comparables à des figements opaques, comme *il y a belle lurette* ou *avoir beau*. Il peut sembler qu'il y a seulement là une question de fréquence, qui n'oblige pas à modifier la conception centrale de la compositionnalité comme assemblage réglé d'unités indépendantes. Après tout, on pourrait imaginer simplement que certains « tous » sont plus fréquents que

⁴ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* : III, chapitre 7 (éd. 1916, p. 287, éd. 1971, p. 243).

d'autres, parce qu'ils correspondent à des situations de discours souvent rencontrées. Bybee (2006 [1998], chap. 13) montre que le problème n'est peut-être pas aussi simple. À partir du moment où l'on admet que la compétence linguistique inclut l'accès à un nombre important de collocations, on est en droit de remettre en cause l'idée que les productions linguistiques sont réellement une combinaison d'éléments, puisque les « éléments » en question n'ont peut-être pas d'existence en dehors des collocations :

« The smaller units familiar from structural analysis – stem morphemes, grammatical morphemes – are not independent units but rather emerge from these larger stored units via a network of connections between them » (Bybee 2006, 291-292).

Dans cette perspective, la compositionnalité doit être inversée : les « parties » sont des dérivés inductifs des « tous », et non pas des constituants qui leur préexistent. Ce type d'approche reçoit une confirmation indirecte, mais encore limitée, à la fois du travail de Tremblay sur le stockage cérébral des séquences multi-mots (Tremblay 2009) et des travaux sur corpus de Hanks (2013), qui visent à distinguer des usages potentiellement compositionnels et des usages liés à des collocations. Nous ne chercherons pas à prendre partie, mais noterons simplement que l'avenir des théories concurrentes sur la compositionnalité est en partie lié (a) à leur efficacité descriptive (que permettent-elles de dire sur des phénomènes langagiers ?) et (b) aux modèles explicatifs des relations entre simple et complexe.

ORGANISATION DU NUMÉRO

Les articles qui composent ce numéro abordent une ou plusieurs des trois questions soulevées ci-dessus. Ils sont présentés en fonction de la dimension linguistique, ou niveau d'analyse, auquel appartiennent les phénomènes décrits, de la prosodie au discours.

La contribution de Cristel Portes et Claire Beyssade est une réflexion sur le sens des contours intonatifs. Les auteurs font le point sur les différentes approches et les enjeux théoriques du problème – ce qui constitue un apport très utile dans un domaine complexe – et se focalisent ensuite sur les contours finaux focaux du français.

Delphine Tribout aborde le problème au niveau de la morphologie dérivationnelle, plus spécifiquement à propos de la conversion (par ex. MARCHER > MARCHE, ROUGE > ROUGIR). Elle remarque que, « de manière inattendue », c'est sur le plan sémantique que le processus de « composition » se révèle intéressant.

Alain Polguère situe son analyse des expressions phraséologiques au niveau lexicographique, dans la perspective de la Théorie Sens-Texte. Il propose une réflexion théorique sur l'usage même de la notion de compositionnalité dans ce numéro, ainsi qu'une application concrète en illustrant les

problèmes soulevés, notamment les « locutions faibles », à l'aide du *Réseau Lexical du Français* (Pogodalla et Polguère 2011, Polguère 2014).

Marie Laurence Knittel traite de la construction syntaxique *faire*, comme verbe support, suivi de noms d'activités (par ex. *faire de la danse*). Elle montre qu'il s'agit d'un cas d'« incorporation sémantique » – et même de pseudo-incorporation – plutôt que d'une expression lexicalisée. La réflexion s'appuie sur des extraits du corpus *FrWac*⁵, ainsi que sur des exemples d'autres langues comme le groenlandais, le hindi et le hongrois.

La contribution de Claire Badiou-Monferran envisage la question de la non-compositionnalité du point de vue du processus de grammaticalisation. Elle permet d'articuler clairement les notions de grammaticalisation, dégrammaticalisation et lexicalisation et propose une étude détaillée du marqueur français *partant*, en le comparant au marqueur italien *perciò*.

Enfin, Pascal Amsili et Grégoire Winterstein présentent un travail sur la combinaison de connecteurs discursifs, en particulier les combinaisons *mais* + *aussi* et *et* + *en effet*. Chacun des connecteurs pris séparément explicite une relation de discours qui peut ne pas être a priori compatible avec l'autre (par ex. *mais* marque la relation CONTRASTE et *aussi* la relation PARALLÈLE). Les auteurs étudient les contraintes de telles compositions en utilisant le cadre de représentation de la SDRT (Asher 1995, Asher et Lascarides 2003).

RÉFÉRENCES

- ABEILLÉ A. (2007). *Les Grammaires d'unification*. Paris : Hermès / Lavoisier.
- ABEILLÉ A., GODARD D. (coord.) (2005). La syntaxe de la coordination. *Languages* 160.
- APOTHÉLOZ D., COMBETTES B., NEVEU F. (éds) (2009). *Les Linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006)*. Berne : Peter Lang.
- APOTHÉLOZ D., BOYÉ G. (coord.) (2004). *La compositionnalité en morphologie*. *Verbum* XXVI/4.
- ASHER N. (1993). *Reference to Abstract Objects in Discourse*. Dordrecht : Springer and Business Media.
- ASHER N., LASCARIDES A. (2003). *Logics of Conversation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BERRENDONNER A. (2002). Les deux syntaxes. *Verbum* XXIV/1-2, 23-35.

⁵ Corpus textuel d'environ 1,6 milliards de mots, constitué sur la base de pages web du domaine « .fr », dans le cadre du projet *WaCky Wide Web* (Trente / Bologne). Données accessibles à <http://wacky.sslmit.unibo.it/doku.php?id=download>

- BLANCHE-BENVENISTE C. (2000). *Approches de la langue parlée en français*. Paris : Ophrys.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (2002). Phrase et construction verbale. *Verbum* XXIV/1-2, 7-22.
- BYBEE J. (2006). *Frequency of Use and the Organization of Language*. New York : Oxford University Press. Initialement publié comme article : « The emergent lexicon », *Chicago Linguistic Society* 31-1, The Panels, 1998, 421-435.
- CARNAP R. (1947). *Meaning and Necessity : a Study in Semantics and Modal Logic*. Chicago : University of Chicago Press.
- CLARK S., CURRAN J.R. (2004). Parsing the WSJ using CCG and log-linear models. *Proceedings of the 42nd Meeting of the ACL*, 104-111.
- COMBETTES B. (1998). *Les constructions détachées en français*. Paris : Ophrys.
- CROFT W. (2001). *Radical Construction Grammar : Syntactic theory and typological perspective*. Oxford : Oxford University Press.
- DEULOFEU J. (2003). L'approche macrosyntaxique en syntaxe : un nouveau modèle de rasoir d'Occam contre les notions inutiles ? *Scolia* 16, 112-125.
- FREGE G. (1892). Über Sinn und Bedeutung. *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik* 100, 25-50.
- FREGE G. (1976) [1923]. Compound thoughts. In : P. Geach, R.H. Stoothoff (eds and trans), *Logical Investigations. Gottlob Frege*. Oxford : Basil Blackwell, 55-78.
- GOLDBERG A. (1995). *Constructions : A Construction Grammar approach to argument structure*. Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. (2006). *Constructions at work : The nature of generalization in language*. Oxford : Oxford University Press.
- GROUPE DE FRIBOURG (2012). *Grammaire de la période*. Berne : Peter Lang.
- HANKS P. (2013). *Lexical Analysis : Norms and Exploitations*. Cambridge : MIT Press.
- HEIM I., KRATZER A. (1998). *Semantics in Generative Grammar*. Cambridge (Ma) : MIT Press.
- HODGES W. (2001). Formal features of compositionality. *Journal of Logic, Language and Information* 10, 7-28.
- HOFFMANN T., TROUSDALE G. (eds) (2013). *The Oxford Handbook of Construction Grammar*. Oxford : Oxford University Press.
- JACOBSON P. (2014). *Compositional Semantics. An Introduction to the Syntax / Semantics Interface*. Oxford : Oxford University Press.
- JANSSEN T.M.V. (1997). Compositionality. In : J. van Benthem, A. ter Meulen (eds), *Handbook of Logic and Language*. Amsterdam : Elsevier, 417-473.
- JANSSEN T.M.V. (2012). Compositionality : its historic context. In : M. Werning, W. Hinzen, E. Machery (eds), *The Oxford Handbook of Compositionality*. Oxford : Oxford University Press, 19-46.
- KATZ J. (1966). *The Philosophy of Language*. London : Harper/Row.

- KELLER A. (2002). *Coherence, Reference and the Theory of Grammar*. Stanford : CSLI Publications.
- LANGACKER R. (2005). Construction Grammars : Cognitive, radical and less so. In : M.S. Peña Cervel / F. J. Ruiz de Mendoza Ibáñez (eds), *Linguistics. Internal Dynamics and Interdisciplinary Interaction*. Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 101-159.
- LASERSOHN P. (2009). Compositional interpretation in which the meanings of complex expressions are not computable from the meanings of their parts. In : E. Hinrichs, J. Nerbonne (eds), *Theory and Evidence in Semantics*. Stanford : CSLI Publications, 133-158.
- LASERSOHN P. (2012). Contextualism and Compositionality. *Linguistics and Philosophy* 35, 171-189.
- MANN W.C., THOMPSON S. A. (1988). Rhetorical structure theory. *Text* 8, 243-281.
- MEL'ČUK, I. (2004). La non-compositionnalité en morphologie. *Verbum* XXVI/4, 439-458.
- MEL'ČUK I.A., CLAS A., POLGUÈRE A. (1995). *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Paris / Louvain-la-Neuve : Duculot.
- MEL'ČUK I.A., ARBATCHEWSKY-JUMARIE N., IORDANSKAJA L., MANTHA S., POLGUÈRE A. (1999). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain. Recherches lexico-sémantiques IV*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- MEL'ČUK I.A., POLGUÈRE A. (2007). *Lexique actif du français. L'apprentissage du vocabulaire fondé sur 20 000 dérivations sémantiques et collocations du français*. Bruxelles : De Boeck / Larcier.
- MERCHANT J. (2001). *The syntax of silence : Sluicing, islands, and the theory of ellipsis*. Oxford : Oxford University Press.
- MORRILL G.V. (2011). *Categorial Grammar. Logical Syntax, Semantics and Processing*. Oxford : Oxford University Press.
- MOURET F. (2007). *Grammaire des constructions coordonnées. Coordinations simples et coordinations à redoublement en français contemporain*. Thèse de Doctorat de l'Université Paris 7.
- NUNBERG G., SAG I.A., WASOW T. (1994). Idioms. *Language* 70, 491-538.
- PARTEE B. (1984). Compositionality. In : F. Landman, F. Veltman (eds), *Varieties of Formal Semantics*. Dordrecht : Foris, 381-311.
- PELLETIER F.J. (1994). The Principle of Semantic Compositionality. *Topoi* 13, 11-24.
- PELLETIER F.J. (2000). Did Frege believe Frege's principle ? *Journal of Logic, Language and Information* 10, 87-114.
- POLANYI L. (1985). A Theory of discourse structure and discourse coherence. In : W.H. Heilfort, P.D. Kroeber, K.L. Peterson (eds), *Papers from the General Session at the 21st Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*. Chicago : Chicago Linguistic Society, 306-322.

- LUX-POGODALLA V., POLGUÈRE A. (2011). Construction of a French Lexical Network : Methodological Issues. *Proceedings of the International Workshop on Lexical Resources (WoLeR 2011)*, ESSLLI, Ljubljana, 1-5 août 2011.
- POLGUERE A. (2014). From Writing Dictionaries to Weaving Lexical Networks. *Journal of Lexicography* 27(4), 396-418.
- PUSTEJOVSKY R. (1995). *The Generative Lexicon*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- RENKEMA J. (2009). *The Texture of Discourse*. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins.
- RESTALL G. (2000). *An Introduction to Substructural Logics*. Londres : Routledge.
- ROULET E., AUCHLIN A., MOESCHLER J., RUBATTEL C., SCHELLING M. (1985). *L'Articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- STEEDMAN M. (2000). *The Syntactic Process*. Cambridge (Ma) : MIT Press.
- STEEDMAN M. (2012). *Taking Scope. The Natural Semantics of Quantifiers*. Cambridge : MIT Press.
- TANNEN D., HAMILTON H.E., SCHIFFRIN D. (eds) (2nd 2015). *The Handbook of Discourse Analysis*, (1st 2001). Chichester : Wiley / Blackwell.
- TREMBLAY A. (2009). *Processing Advantages of Lexical Bundles : Evidence from Self-Paced Reading, Word and Sentence Recall, and Free Recall with Event-related Brain Potential Recordings*. Thèse de l'Université d'Alberta (Edmonton), Département de linguistique.
- VALLEE R. (2003). Compositionnalité et interprétation. *Philosophiques* 30/2, 353-370.
- VAN DIJK T.A. (1977). *Text and Context : Explorations in the Semantics and Pragmatics of Discourse*. London : Longman.
- WERNING M., HINZEN W., MACHERY E. (eds) (2012). *The Oxford Handbook of Compositionality*. Oxford : Oxford University Press.
- WINTERSTEIN G. (2010). *La dimension probabiliste des marqueurs de discours. Nouvelles perspectives sur l'argumentation dans la langue*. Thèse de doctorat en linguistique, Université Paris Diderot-Paris 7. <http://gregoire.winterstein.free.fr/docs/Pub/Winterstein-PhD-Thesis.pdf>
- WRAY A. (2002). *Formulaic Language and the Lexicon*. Cambridge : Cambridge University Press.